

Comment douter de la véracité des dogmes, comment nier la puissance divine de l'Église, mais elle s'impose !

D'abord elle a son art surhumain et sa mystique, puis n'est-elle donc pas surprenante la persistante inanité des hérésies vaincues ? Toutes, depuis que le monde existe, ont eu pour tremplin la chair. Logiquement, humainement, elles devaient triompher, car elles permettaient à l'homme et à la femme de satisfaire leurs passions, soi-disant en ne péchant pas, en se sanctifiant même comme les gnostiques, en rendant par les plus basses turpitudes hommage à Dieu.

Que sont-elles devenues ? toutes ont sombré. L'Église, si inflexible sur cette question, est demeurée entière et debout. Elle ordonne au corps de se taire, à l'âme de souffrir et, contre toute vraisemblance, l'humanité l'écoute et balaie, tel qu'un fumier, les séduisantes allégresses qu'on lui propose.

N'est-elle pas décisive aussi cette vitalité que conserve l'Église, malgré l'insondable stupidité des siens ? Elle a résisté à l'inquiétante sottise de son clergé, elle n'a pas même été entamée par la maladresse, par le manque de talent de ses défenseurs ! c'est cela qui est fort !

Non, plus j'y songe, s'écriait-il, plus je la trouve prodigieuse, unique ! plus je suis convaincu qu'une seule détient la vérité, qu'hors d'elle, ce ne sont plus que des luxations d'esprit, que des impostures, que des esclandres ! — L'Église, elle est le haras divin et le dispensaire céleste des âmes ; c'est elle qui les allaite, qui les élève, qui les panse ; elle, qui leur notifie, quand le temps des douleurs est venu, que la vie réelle ne commence pas à la naissance, mais bien à la mort. L'Église, elle est indéfectible, elle est suradmirable, elle est immense...

Oui, mais alors, il faudrait suivre ses prescriptions et pratiquer les sacrements qu'elle exige !

Et Durtal, en hochant la tête, ne se répondait plus.



III

COMME tous les incrédules il s'était dit, avant sa conversion : moi, si je croyais que Jésus est Dieu et que la vie éternelle n'est pas un leurre, je n'hésiterais point à renverser mes habitudes, à suivre autant que possible les règles religieuses, à demeurer, en tout cas, chaste. Et il s'étonnait que des gens qu'il avait connus et qui se trouvaient dans ces conditions n'eussent pas une attitude supérieure à la sienne. Lui, qui s'accordait depuis si longtemps d'indulgents pardons, devenait d'une singulière intolérance, dès qu'il s'agissait d'un catholique.

Il comprenait maintenant l'iniquité de ses jugements, se rendait compte qu'entre croire et pratiquer l'abîme le plus difficile à franchir existe.

Il n'aimait pas à se disputer sur cette question, mais elle revenait et l'obsédait quand même et il était bien obligé de s'avouer alors la mesquinerie de ses arguments, les méprisables raisons de ses résistances.

Il était encore assez franc pour se dire : je ne suis plus un enfant ; si j'ai la foi, si j'admets le catholicisme, je ne puis le concevoir, tiède et flottant, continuellement réchauffé par le bain-marie d'un faux zèle. Je ne veux pas de compromis et de trêves, d'alternances de débauches et de communions, de relais libertins et pieux,

non, tout ou rien ; se muer de fond en comble ou ne rien changer !

Et aussitôt, il reculait épouvanté, essayait de fuir devant ce parti qu'il s'agissait de prendre, s'ingéniait à se disculper en ergotant pendant des heures, invoquait les plus piètres motifs pour demeurer tel qu'il était, pour ne pas bouger.

Comment faire ? si je n'obéis pas à des ordres que je sens s'affirmer, de plus en plus impérieux, en moi, je me prépare une vie de malaises et de remords, car je sais très bien que je ne dois pas m'éterniser ainsi sur le seuil, mais pénétrer dans le sanctuaire et y rester. Et si je me décide... ah ! non, par exemple... car alors il faudra s'astreindre à un tas d'observances, se plier à des séries d'exercices, suivre la messe le dimanche, faire maigre le vendredi ; il faudra vivre en cagot, ressembler à un imbécile !

Et il se rappelait soudain, pour s'aider à la révolte, la dégaîne, la tête, des gens assidus dans les églises ; pour deux hommes qui avaient l'air d'êtres intelligents, d'êtres propres, combien, à n'en pas douter, étaient des cafards et des pleutres !

Presque tous avaient l'aspect louche, la voix huileuse, les yeux rampants, les lunettes inamovibles, les vêtements en bois noir des sacristains ; presque tous égrenaient d'ostensibles chapelets et, plus stratégiques, plus fourbes encore que les impies, ils rançonnaient leur prochain, en quittant Dieu.

Et les dévotes étaient encore moins rassurantes ; elles envahissaient l'église, s'y promenaient ainsi que chez elles, dérangent tout le monde, bousculaient les chaises, vous cognaient sans même demander pardon ; puis elles s'agenouillaient avec faste, prenaient des attitudes d'anges contrits, marmottaient d'interminables patenôtres, sortaient de l'église encore plus arrogantes et plus aigres.

Comme c'est encourageant de se dire qu'il faudra se mêler à la clique de ces pécores pieuses ! s'écriait-il.

Mais aussitôt, sans même qu'il le voulût, il se répondait : tu n'as pas à t'occuper des autres ; si tu étais plus humble, ces gens te paraîtraient sans doute moins hostiles ; ils ont dans tous les cas le courage qui te manque ; eux n'ont pas honte de leur foi et ils ne craignent pas de s'agenouiller en public devant leur Dieu.

Et Durtal restait penaud, car il devait bien s'avouer que cette riposte frappait juste. L'humilité lui faisait défaut, cela était sûr, mais ce qui était peut-être pis encore, il ne pouvait se soustraire au respect humain.

Il appréhendait de passer pour un sot ; la perspective d'être aperçu, à genoux, dans une église, l'horripilait ; l'idée, si jamais il devait communier, de se lever, d'affronter les regards pour s'acheminer vers l'autel, lui était intolérable.

S'il vient jamais, ce qu'il sera dur à subir ce moment-là ! se disait-il ; et pourtant, c'est idiot, car enfin je n'ai que faire de l'opinion de personnes que je ne connais point ! mais il avait beau se répéter que ses alarmes étaient absurdes, il ne parvenait pas à les surmonter, à se dissuader de la peur du ridicule.

Enfin, reprenait-il, quand même je me déciderais à sauter le fossé, à me confesser et à communier, il resterait toujours à résoudre la terrible question des sens ; il faudrait se déterminer à fuir les emprises de la chair, à renoncer aux filles, à accepter un éternel jeûne. Ça, je n'y parviendrai jamais !

Sans compter que, dans tous les cas, le moment serait mal choisi si je tentais dès maintenant cet effort, car je n'ai jamais été si tourmenté que depuis ma conversion ; ah ! ce que le catholicisme suscite d'immondes rumeurs lorsque l'on rôde dans ses alentours, sans y entrer !

Et à cette exclamation une autre répliquait aussitôt : Eh bien ! mais alors, il y faut entrer !

Il s'irritait à tourner ainsi sur lui-même, sans changer de place et il essayait de dévier cette conversation, comme s'il se fût entretenu avec une autre personne dont

les questions l'embarrassaient ; mais il y revenait quand même et, agacé, réunissait toute sa raison, l'appelait à l'aide.

Voyons, il faut tâcher de se repérer pourtant ! il est évident que depuis que je me suis approché de l'Église, mes persuasions d'ordures sont devenues plus fréquentes et plus tenaces ; un autre fait est certain encore, c'est que je suis suffisamment usé par vingt ans de noce pour n'avoir plus de besoins charnels. Je pourrais donc parfaitement, en somme, si je le voulais bien, demeurer chaste ; mais il faudrait ordonner à ma misérable cervelle de se taire et je n'en ai pas la force ! — C'est effrayant tout de même, dire que je suis plus attisé que dans ma jeunesse, car maintenant mes désirs voyagent et, las de l'abri coutumier, ils partent à la recherche du mauvais gîte ! Comment expliquer cela ? ne s'agirait-il pas alors d'une sorte de dyspepsie d'âme, ne digérant plus les sujets coutumiers, cherchant pour se nourrir des ravigotes de songeries, des salaisons d'idées ; ce serait donc cette inappétence des repas sains qui aurait engendré cette convoitise de mets baroques, cet idéal trouble, cette envie de s'échapper hors de moi, de franchir, ne fût-ce que pendant une seconde, les lisières tolérées des sens.

Dans ce cas, le catholicisme jouerait tout à la fois le rôle d'un révulsif et d'un déprimant. Il stimulerait ces souhaits maladifs et il me débiliterait en même temps, me livrerait, sans vigueur pour résister, à l'émoi de mes nerfs.

A force de s'ausculter, en errant ainsi, il finissait par s'acculer dans une impasse, aboutissait à cette conclusion : je ne pratique pas ma religion parce que je cède à d'ignobles instincts et je cède à ces instincts parce que je ne pratique pas ma religion.

Mis ainsi au pied du mur, il regimbait, se demandant si cette dernière observation était bien juste ; car enfin, rien ne prouvait qu'après s'être approché des Sacrements,

il ne serait pas attaqué plus violemment encore. C'était même probable, car le démon s'acharnait surtout sur les gens pieux.

Puis il se révoltait contre la lâcheté de ces remarques, se criait : je me mens, car je sais bien que si je faisais seulement mine de me défendre, je serais là-haut puissamment aidé.

Habile à se tourmenter, il continuait à se piétiner l'âme, toujours sur la même piste. Admettons, se disait-il, que, par impossible, j'aie maté mon orgueil et réduit mon corps, admettons qu'il ne me reste plus, à l'heure actuelle, qu'à aller de l'avant, eh bien ! je suis encore arrêté, car le dernier obstacle à franchir m'effare.

Jusqu'ici, j'ai pu marcher seul, sans une aide terrestre, sans un conseil ; j'ai pu me convertir, sans l'appui de personne, mais aujourd'hui, je ne puis plus faire un pas sans avoir un guide. Je ne puis m'approcher de l'autel, sans le secours d'un truchement, sans le renfort d'un prêtre.

Et une fois de plus, il reculait, car il avait autrefois fréquenté un certain nombre d'ecclésiastiques et il les avait trouvés si médiocres, si tièdes, surtout si hostiles à la mystique, qu'il se révoltait rien qu'à l'idée de leur exposer le bilan de ses postulacions et de ses regrets.

Ils ne me comprendront pas, se disait-il, ils me répondront que la mystique était intéressante au moyen âge, qu'elle est maintenant désuète, qu'elle est, en tout cas, en parfait désaccord avec le modernisme. Ils croiront que je suis fou, m'assureront d'ailleurs que Dieu n'en demande pas tant, m'engageront, en souriant, à ne pas me singulariser, à faire comme les autres, à penser comme eux.

Je n'ai certes pas la prétention d'aborder, de moi-même, la voie mystique, mais enfin qu'ils me laissent au moins l'envier, qu'ils ne m'infligent pas leur idéal bourgeois d'un Dieu !

Car, il n'y a pas à se leurrer, le catholicisme n'est point seulement cette religion tempérée qu'on nous pro-

pose ; il ne se compose pas seulement de petites cases et de formules ; il ne réside pas en entier dans d'étroites pratiques, dans des amusettes de vieille fille, dans toute cette bondieusarderie qui s'épand le long de la rue de Saint-Sulpice ; il est autrement surélevé, autrement pur ; mais alors il faut pénétrer dans sa zone brûlante, il faut le chercher dans la mystique qui est l'art, qui est l'essence, qui est l'âme de l'Église même.

En usant des puissants moyens dont elle dispose, il s'agit alors de faire le vide en soi, de se dénuder l'âme, de telle sorte que, s'il le veut, le Christ puisse y descendre ; il s'agit de désinfecter le logis, de le passer au chlore des prières, au sublimé des Sacrements ; il s'agit, en un mot, d'être prêt quand l'Hôte viendra et nous ordonnera de nous transvaser en lui, tandis que lui-même se fondra en nous.

Je sais, parbleu bien, que cette alchimie divine, que cette transmutation de la créature humaine en Dieu est, la plupart du temps, impossible, car le Sauveur réserve d'habitude ces extraordinaires faveurs à ses élus, mais enfin, si indigne qu'il soit, chacun est présumé pouvoir atteindre ce but grandiose, puisque c'est Dieu seul qui décide et non l'homme, dont l'humble concours est seulement requis.

Je me vois raconter cela à des prêtres ! ils me diront que je n'ai pas à m'occuper d'idées mystiques et ils me présenteront en échange une religionnette de femme riche ; ils voudront s'immiscer dans ma vie, me presser sur l'âme, m'insinuer leurs goûts ; ils essaieront de me convaincre que l'art est un danger ; ils me prôneront des lectures imbéciles ; ils me verseront à pleins bols leur bouillon de veau pieux !

Et je me connais, au bout de deux entretiens avec eux, je me révolterai, je deviendrai impie !

Et Durtal hochait la tête, et demeurait pensif, puis il reprenait :

Il importe néanmoins d'être juste ; le clergé séculier

ne peut être qu'un déchet, car les ordres contemplatifs et l'armée des missionnaires enlèvent, chaque année, la fleur du panier des âmes ; les mystiques, les prêtres affamés de douleurs, ivres de sacrifices, s'internent dans des cloîtres, ou s'exilent chez des sauvages qu'ils catéchisent. Ainsi écrémé, le reste du clergé n'est évidemment plus que le lait allongé, que la lavasse des séminaires...

Oui, mais enfin, continuait-il, la question n'est pas de savoir s'ils sont intelligents ou bornés ; je n'ai pas à dépecer le prêtre pour chercher à découvrir, sous l'écorce consacrée, le néant de l'homme ; je n'ai pas à médire de son insuffisance puisqu'elle s'ajuste en somme à la compréhension des foules. Ne serait-ce pas, d'ailleurs, plus courageux et plus humble de s'agenouiller devant un être dont la misère de cervelle vous serait connue ?

Et puis... et puis... je n'en suis pas réduit là ; car enfin, j'en sais un, à Paris, qui est un vrai mystique. Si j'allais le voir ?

Et il repensait à un abbé Gévresin avec lequel il avait jadis entretenu des relations ; il l'avait rencontré, plusieurs fois, chez un libraire de la rue Servandoni, le père Tocane, qui possédait d'introuvables livres sur la liturgie et les vies de saints.

Apprenant que Durtal cherchait des ouvrages sur la bienheureuse Lydwine, ce prêtre s'était aussitôt intéressé à lui et ils avaient, en sortant, longuement causé. Cet abbé était très vieux et marchait avec peine ; aussi s'était-il volontiers appuyé sur le bras de Durtal qui l'avait accompagné jusqu'à sa porte.

— C'est un sujet magnifique que l'existence de cette victime des péchés de son temps, disait-il ; vous vous la rappelez, n'est-ce pas ? et il en avait, à grands traits, retracé, tout en cheminant, les lignes.

Lydwine était née vers la fin du quatorzième siècle, à Schiedam, en Hollande. Sa beauté était extraordinaire, mais elle tomba malade vers quinze ans et devint laide. Elle entre en convalescence, se rétablit et un jour qu'elle

patine avec des camarades sur les canaux glacés de la ville, elle fait une chute et se brise une côte. A partir de cet accident, elle demeure étendue sur un grabat jusqu'à sa mort ; les maux les plus effrayants se ruent sur elle, la gangrène court dans ses plaies et de ses chairs en putréfaction naissent des vers. La terrible maladie du moyen âge, le feu sacré, la consume. Son bras droit est rongé ; il ne reste qu'un seul nerf qui empêche ce bras de se séparer du corps ; son front se fend du haut en bas, un de ses yeux s'éteint et l'autre devient si faible qu'il ne peut supporter aucune lueur.

Sur ces entrefaites, la peste ravage la Hollande, décime la cité qu'elle habite ; elle est la première atteinte ; deux pustules se forment, l'une, sous un bras, l'autre, dans la région du cœur. Deux pustules, c'est bien, dit-elle au Seigneur, mais trois seraient mieux, en l'honneur de la Trinité Sainte ; et aussitôt un troisième bouton lui crève la face.

Pendant trente-cinq années, elle vécut dans une cave, ne prenant aucun aliment solide, priant et pleurant ; si transie, l'hiver, que, le matin, ses larmes formaient deux ruisseaux gelés le long de ses joues.

Elle s'estimait encore trop heureuse, suppliait le Seigneur de ne point l'épargner ; elle obtenait de lui d'expiation par ses douleurs les péchés des autres ; et le Christ l'écoutait, venait la voir avec ses anges, la communiait de sa main, la ravissait en de célestes extases, faisait s'exhaler, de la pourriture de ses plaies, de savants parfums.

Au moment de mourir, il l'assiste et rétablit dans son intégrité son pauvre corps. Sa beauté, depuis si longtemps disparue, resplendit ; la ville s'émeut, les infirmes arrivent en foule et tous ceux qui l'approchent guérissent.

Elle est la véritable patronne des malades, avait conclu l'abbé ; et, après un silence, il avait repris :

— Au point de vue de la haute mystique, Lydwine fut prodigieuse, car l'on peut vérifier sur elle la méthode de

substitution qui fut et qui est encore la glorieuse raison d'être des cloîtres.

Et comme, sans répondre, Durtal l'avait interrogé du regard, il avait poursuivi :

— Vous n'ignorez pas, monsieur, que, de tout temps, des religieuses se sont offertes pour servir de victimes d'expiation au Ciel. Les vies des saints et des saintes qui convoitèrent ces sacrifices et réparèrent par des souffrances ardemment réclamées et patiemment subies les péchés des autres, abondent. Mais, il est une tâche encore plus ardue et plus douloureuse que ces âmes admirables envient. Elle consiste, non plus à purger les fautes d'autrui, mais à les prévenir, à les empêcher d'être commises, en supplantant les personnes trop faibles pour en supporter le choc.

Lisez, à cette occasion, sainte Tèreise ; vous verrez qu'elle obtint de prendre à sa charge les tentations d'un prêtre qui ne pouvait les endurer, sans fléchir. Cette substitution d'une âme forte, débarrassant celle qui ne l'est point de ses périls et de ses craintes, est une des grandes règles de la mystique.

Tantôt, cette suppléance est purement spirituelle et tantôt, au contraire, elle ne s'adresse qu'aux maladies du corps ; sainte Tèreise se subrogeait aux âmes en peine, la sœur Catherine Emmerich succédait, elle, aux impotentes, relayait, tout au moins, les plus malades ; c'est ainsi, par exemple, qu'elle put souffrir les tortures d'une femme atteinte de phtisie et d'une hydropique, pour leur permettre de se préparer à la mort en paix.

Eh bien ! Lydwine accaparait toutes les maladies du corps ; elle eut la concupiscence des douleurs physiques, la gloutonnerie des plaies ; elle fut, en quelque sorte, la moissonneuse des supplices et elle fut aussi le lamentable vase où chacun venait verser le trop plein de ses maux. Si vous voulez parler d'elle, autrement que les pauvres hagiographes de notre temps, étudiez d'abord cette loi de la substitution, cette merveille de la charité absolue,

cette victoire surhumaine de la mystique ; elle sera la tige de votre livre et, naturellement, sans efforts, tous les actes de Lydwine se grefferont sur elle.

— Mais, avait questionné Durtal, cette loi subsiste encore ?

— Oui, je connais des couvents qui l'appliquent. Au reste, des ordres, tels que les carmélites et les clarisses acceptent très bien qu'on leur transfère les tentations dont on souffre ; alors ces monastères endossent, pour ainsi dire, les échéances diaboliques imposées à des âmes insolubles dont ils paient de la sorte intégralement les dettes.

— C'est égal, avait fait Durtal, en hochant la tête, pour consentir à attirer ainsi sur soi les attaques destinées au prochain, il faut être joliment certain de ne pas sombrer ?

— Les religieuses choisies par Notre-Seigneur, comme victimes expiatoires, comme holocaustes, sont, en somme, assez rares, avait repris l'abbé ; elles sont, généralement, dans ce siècle surtout, obligées de se réunir, de se coaliser, afin de supporter sans faiblir le poids des méfaits qui les tentent, car, pour qu'une âme puisse subir, à elle seule, les assauts sataniques qui sont parfois atroces, il faut qu'elle soit vraiment assistée par les anges et élue par Dieu... Et après un silence, le vieux prêtre avait ajouté :

— Je crois pouvoir parler avec une certaine expérience de ces questions, car je suis l'un des directeurs des religieuses réparatrices dans les couvents.

— Et quand on pense que le monde se demande à quoi servent les ordres contemplatifs ! s'était écrit Durtal.

— Ils sont les paratonnerres de la société, avait dit, avec une singulière énergie, l'abbé. Ils attirent sur eux le fluide démoniaque, ils résorbent les séductions des vices, ils préservent par leurs prières ceux qui vivent dans le péché comme nous ; ils apaisent enfin la colère du

Très-Haut et l'empêchent de mettre en interdit la terre. Ah ! certes, les sœurs qui se vouent à la garde des malades et des infirmes sont admirables, mais combien leur tâche est aisée, en comparaison de celle qu'assument les ordres cloîtrés, les ordres où les pénitences ne s'interrompent jamais, où même les nuits alitées sanglotent !

Il est tout de même plus intéressant que ses confrères, ce prêtre-là, s'était dit Durtal, au moment où ils s'étaient quittés ; et comme l'abbé l'avait invité à venir le voir, il y était plusieurs fois allé.

Il avait toujours été cordialement reçu. A diverses reprises, il avait habilement tâté ce vieillard sur quelques questions. Il répondait évasivement lorsqu'il s'agissait de ses confrères. Il ne paraissait point, cependant, en faire grand cas, si l'on en jugeait par ce qu'il avait répliqué, un jour, à Durtal qui lui reparlait de cet aimant de douleurs que fut Lydwine.

— Voyez-vous, une âme faible et probe a tout avantage à se choisir un confesseur, non dans le clergé qui a perdu le sens de la mystique, mais chez les moines. Eux seuls connaissent les effets de la loi de substitution et s'ils voient que, malgré ses efforts, le pénitent succombe, ils finissent par le délivrer, en prenant à leur compte ses tentations ou en les expédiant dans un couvent de province où des gens résolus les usent.

Une autre fois, la question des nationalités était discutée dans un journal que lui montrait Durtal ; l'abbé avait haussé les épaules et repoussé les balivernes du chauvinisme. Pour moi, avait-il affirmé placidement, pour moi, la patrie, c'est où je prie bien.

Qu'était ce prêtre ? il ne le savait, au juste. Par le libraire, il avait appris que l'abbé Gévresin était incapable, à cause de son grand âge et de ses infirmités, d'exercer régulièrement le sacerdoce. Je sais que, lorsqu'il le peut, il célèbre encore la messe, le matin, dans un couvent ; je crois aussi qu'il confesse chez lui quelques confrères ; et Tocane avait dédaigneusement ajouté : il a à peine de

quoi vivre et il ne doit pas être bien vu à l'archevêché, à cause de ses idées mystiques.

Là s'arrêtaient ses renseignements. Il est évidemment un très bon prêtre, se répétait Durtal ; sa physionomie même le détermine et c'est une contradiction de la bouche et des yeux qui avère cette certitude d'une bonté parfaite ; ses lèvres, un peu grosses et violettes, toujours humides, sourient d'un sourire affectueux, mais presque triste, que démentent ses yeux bleus d'enfant, des yeux qui rient, étonnés, sous d'épais sourcils blancs, dans son visage un peu rouge, piqueté sur les joues tel qu'un abricot mûr, de points de sang.

En tout cas, conclut Durtal qui sortit de ses rêveries, j'ai eu bien tort de ne pas continuer les relations que j'avais entamées avec lui.

Oui, mais voilà, rien n'est plus difficile que d'entrer dans la réelle intimité d'un prêtre ; d'abord, par l'éducation même qu'il reçut au séminaire, l'ecclésiastique se croit obligé de se disséminer, de ne pas se concentrer en des affections particulières ; puis il est, ainsi que le médecin, un homme harassé d'occupations et introuvable. On les voit, quand on les joint, l'un et l'autre, entre deux confessions ou deux visites. L'on n'est pas avec cela bien certain du bon aloi de l'accueil empressé du prêtre, car il est le même pour tous ceux qui l'approchent ; enfin ne visitant pas l'abbé Gévresin pour réclamer des secours ou des soins, j'ai eu peur de l'embarrasser, de lui faire perdre son temps et je me suis par discrétion abstenu d'aller le voir.

J'en suis maintenant fâché ; voyons, si je lui écrivais ou si j'y retournais, un matin ; mais pour quoi lui dire ? encore faudrait-il savoir ce que l'on veut pour se permettre de le relancer. Si j'y vais seulement pour geindre, il me répondra que j'ai tort de ne pas communier, et que lui répliquerai-je ? Non, ce qu'il faudrait, ce serait le croiser comme par hasard sur les quais où il bouquine parfois ou chez Tocane, car alors je pourrais l'entretenir

d'une façon plus intime, en quelque sorte moins officielle, de mes oscillations et de mes regrets.

Et Durtal se mit à battre les quais et n'y rencontra pas une seule fois l'abbé. Il se rendit chez le libraire sous le prétexte de feuilleter ses livres, mais, dès qu'il eut prononcé le nom de Gévresin, Tocane s'écria : « Je suis sans nouvelles de lui ; il y a deux mois qu'il n'est venu ! »

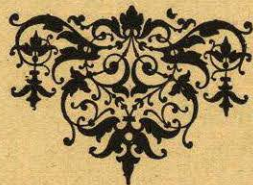
Il n'y a pas à tergiverser, il va falloir le déranger chez lui, se dit Durtal, mais il se demandera pourquoi je reviens, après une si longue absence. Outre la gêne que j'éprouve à retourner chez les personnes que j'ai délaissées, il y a encore cet ennui de penser qu'en m'apercevant l'abbé soupçonnera aussitôt un but intéressé à ma visite. Ce n'est vraiment pas commode ; si j'avais seulement un bon prétexte ; il y aurait bien cette vie de Lidwine qui l'intéresse ; je pourrais le consulter sur divers points. Oui, mais lesquels ? je ne me suis pas occupé de cette sainte depuis longtemps et il faudrait relire les indigents bouquins de ses biographes. Au fond, il serait plus simple et il serait plus digne d'agir franchement, de lui dire : voici le motif de ma venue ; je vais vous demander des conseils que je ne suis pas résolu à suivre, mais j'ai tant besoin de causer, de me débrider l'âme, que je vous supplie de me faire la charité de perdre pour moi une heure.

Et il le fera certainement et de bon cœur.

Alors est-ce entendu ? si j'y allais, demain ? — et aussitôt il s'ébroua. Rien ne pressait ; il serait toujours temps ; mieux valait réfléchir encore ; ah ! mais, j'y pense, voici Noël ; je ne puis décemment importuner ce prêtre qui doit confesser ses clients, car l'on communie beaucoup ce jour-là. Laissons passer son coup de feu, nous verrons après.

Il fut d'abord ravi de s'être inventé cette excuse ; puis, il dut intérieurement s'avouer qu'elle n'était pas trop valide, car enfin rien ne prouvait que ce prêtre, qui n'était pas attaché à une paroisse, fût occupé à confesser des fidèles.

Ce n'était guère probable, mais il essaya de se convaincre qu'il pouvait néanmoins en être ainsi ; et ses hésitations recommencèrent. Exaspéré, à la fin, par ces débats, il adopta un moyen terme. Il n'irait, pour plus de sûreté, chez l'abbé qu'après Noël, seulement il ne dépasserait pas la date qu'il allait se fixer, et il prit un almanach et jura de tenir sa promesse, trois jours après cette fête.



IV

AH ! cette messe de minuit ! il avait eu la malencontreuse idée de s'y rendre à Noël. Il était entré à Saint-Séverin, y avait trouvé installé, à la place de la maîtrise, un externat de demoiselles qui tricotaient avec des voix en aiguilles la laine fatiguée des cantiques. Il avait fui jusqu'à Saint-Sulpice, était tombé dans une foule qui se promenait et causait comme en plein vent ; il y avait écouté des marches d'orphéons, des valse de guinguettes, des airs de feux d'artifice, et, indigné, il était sorti.

Il lui avait semblé superflu de faire escale à Saint-Germain-des-Prés, car il avait cette église en horreur. Outre l'ennui que dégage sa lourde coque si mal rafistolée et les mornes peintures dont la chargea Flandrin, le clergé y était d'une laideur spéciale, presque inquiétante, et la maîtrise y était vraiment infâme. C'était un ramas de gâte-sauces, d'enfants qui crachaient de la vinaigrette et de vieux chantres qui mitonnaient dans le fourneau de leur gorge une sorte de panade vocale, une vraie bouillie de sons.

Il ne songeait pas non plus à se réfugier à Saint-Thomas d'Aquin dont il redoutait et les aboiements et les flons-flons ; restait Sainte-Clotilde où la psalette tient au moins debout et n'a point, ainsi que celle de Saint-